

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Bestiaire de mots et d'images

Francine Sarrasin

Volume 32, numéro 2, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2009). Bestiaire de mots et d'images. *Lurelu*, 32(2), 99–100.



Bestiaire de mots et d'images

Francine Sarrasin

De tout temps, l'animal a peuplé les histoires pour enfants : il raconte ses aventures et parfois il les prête au jeune lecteur. La richesse, la diversité et l'abondance de telles publications permettent qu'on y revienne. Les quelques exemples choisis dans la production récente vont témoigner de cet intérêt. Il est vrai que l'animal représenté est multiple et, selon qu'il sort d'un album pour très jeunes enfants ou qu'il trône sur la page couverture d'un recueil de poèmes ou d'un roman, il change de statut. Est-il vu pour lui-même, comme héros d'une histoire? Il s'offre alors comme modèle et cherche à doubler l'expérience de l'enfant. On a parfois de ces moments de tendresse! Ailleurs, il est prétexte à fantaisie. Et toujours, la présence de l'enfant lecteur est pressentie dans un intéressant rapport de proximité.

Amis, amis

Dans l'album *Une grosse surprise pour Petit Ours* (Dominique et compagnie, 2008), les personnages créés par les mots de Marie-Danielle Croteau et l'illustration de France Brassard, ces inséparables Petit Ours et Petit Pingouin, se trouvent le plus souvent représentés dans le même espace plastique. Et ils sont aussi proches qu'ils sont contrastés. À la troisième double page, par exemple, Petit Ours oppose sa tête géante en pleine page au Petit Pingouin, vu en pied. Celui-ci a l'avantage du mouvement porté de la gauche vers la droite, vers son ami. Beaucoup de blanc dans cette double page. Blanc bleuté, rosé, gris, beige et jeu subtil des couleurs plus denses qui se répondent : tuque rouge et pelage gris noir hérissé du Petit Pingouin, d'un côté, écharpe rouge et grise du Petit Ours de l'autre. Chez l'un et l'autre, des yeux ronds comme des billes, fixés dans une formidable tension. Mais la posture de l'ours, oreille, pattes et museau tendus, n'a rien pour inquiéter. Il semble

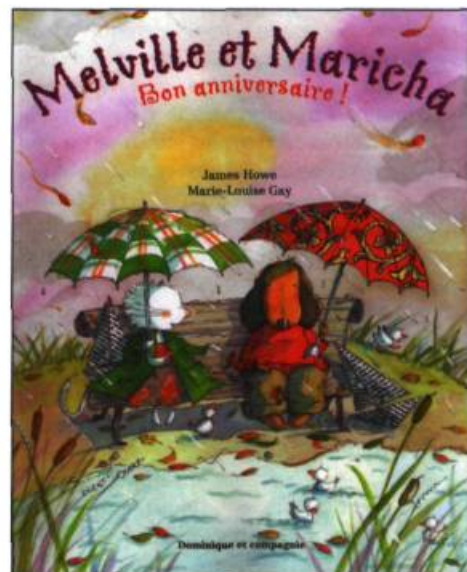
seulement curieux, attentif. Même que l'aspect sculptural de son museau fait davantage penser à une peluche qu'à un véritable animal. En confirmant le lien à l'univers de l'enfant, ce clin d'œil permet d'atténuer l'impact de cette si grosse masse blanche. Toute l'action est dévolue au pingouin, qui arrive debout, après une glissade tellement rapide qu'il en a perdu sa tuque. Observons cependant qu'il n'arrive pas jusqu'à l'ours. Un espace blanc les sépare, zone vide, où peut s'amplifier à loisir la tension entre les deux amis. Globalement, à cause de l'effet courbe de la composition, cette scène a du rebondissement. Et l'on se balancera du pingouin à l'ours au pingouin... C'est certain, la séquence de cette double page annonce quelque chose que l'histoire illustrée se plaira à raconter!

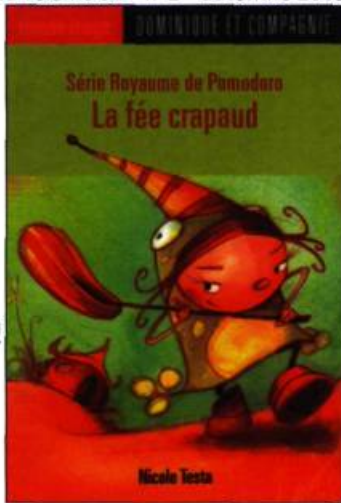
Si, dans cette double page, l'élan est manifeste du pingouin à l'ours, comment peut-on lire la page où Petit Pingouin est confortablement installé sur la tête de Petit Ours? Confirmée par le fait qu'ils se touchent, l'association entre les deux animaux est si intime qu'on pourrait voir le pingouin comme faisant partie de l'ours : même blancheur de fourrure, même intensité de regard et même élan vers la gauche du foulard et de la tuque. La fixité d'une telle présentation associée au face-à-face qu'elle impose au lecteur arrête la lecture. Le rythme est ainsi rompu : cela corrobore la séquence des glaces de la banquise de la page suivante, avec ces trois lapins, blanc sur blanc, drôle de présence dans un tel espace.

Comme chien et chat

Après l'ours et le pingouin, un chien et une chatte sont en amitié. Dessinés par Marie-Louise Gay pour l'histoire de James Howe *Melville et Maricha. Bon anniversaire!* (Dominique et compagnie, 2008), ils offrent une réalité aisément transposable à celle de l'en-

fant lecteur. C'est d'autant plus vrai que nos deux héros marchent debout, sont vêtus de manteaux, de pantalons, de robe et ont des gestes et des attitudes parfaitement semblables à ceux d'humains. Cette transposition de rôles ne peut que faciliter l'identification de l'enfant à l'un ou l'autre des personnages. Cependant qu'ils demeurent tout à fait chatte et chien. Dès la page couverture, la conversation est engagée et l'on voit la chatte, assise en face de nous, tourner complètement sa tête de profil (comme les chats peuvent si bien le faire), la bouche montrée ouverte, les moustaches étalées, et la petite patte blanche, décrétant quelque chose qui semble parfaitement évident. Le chien, à sa droite, écoute. Et son écoute passe par ses yeux, minuscules qui, sans détourner le visage, regardent vers son amie. À le voir ainsi portraituré, ce cabot aux longues oreilles à l'air d'avoir, comme un humain, une chevelure très fournie. L'orientation de son parapluie tend à retenir l'attention sur lui et





sur eux, assis sur le banc, côte à côte devant nous. Le parapluie de la chatte, posé droit, a un aplomb aussi dynamique que ce qu'elle semble dire et qu'il nous faut juste deviner... Il est amusant de voir nus et pendants dans le vide les pieds-pattes des deux compères, alors que leurs vêtements évoquent l'automne et le froid. Ce choix iconographique combine fort heureusement la présence humaine dans le confort d'une tenue vestimentaire appropriée à la saison et la réalité tout animale qui n'a nul besoin de chaussures! Entre les deux, l'histoire se joue. L'enfant lecteur saura bien capter le sens de toute cette mise en scène!

Pour un peu de magie

La gent animale ne limite pas ses interventions à l'album pour les jeunes. On retrouve l'allusion animalière aussi bien dans les premiers romans et même ailleurs. *La fée crapaud* de Nicole Testa qu'illustrent Fil et Julie confirme cet état de fait. Que la fillette soit bien aise d'avancer vers le bord de page pour entrer dans le livre est une chose. Qu'elle le fasse avec cette étonnante robe crapaudine en est une autre! Le déguisement la transforme et, par ce glissement d'identité, lui donne courage : «Je suis la méchante fée crapaud. Attention à vous, horribles araignées...» Étrangement, le passage de l'enfant à la méchante fée n'est pas du tout évident, de ce côté-ci de l'image. À l'instar des enfants qu'un rien fait basculer dans l'imaginaire, la fillette de cette page couverture croirait se dissimuler dans sa tenue de crapaud. En réalité, pour nous qui regardons, l'envers «crapaud» est peut-être là, dans la robe verte aux yeux globuleux, mais ce costume ne peut empêcher de reconnaître le visage de cette aventureuse fillette et son sourire déterminé.

Dans le bestiaire des premiers romans, Fil et Julie signent les images d'une autre histoire. Mais la page couverture de *L'âne magique du petit chevalier* d'Alain M. Ber-

geron (FouLire, 2009) ne montre pas vraiment d'animal. À peine deux sabots agités et un petit personnage ahuri, suspendu dans le vide, le tout présenté dans un espace anonyme entre les créneaux d'une possible tour et ceux que dessine l'étendard du haut. Ainsi donc «l'âne magique» du titre n'a ni oreilles, ni mâchoire et encore moins de corps ou de queue. Il n'est ici que sabots. Présentation en synecdoque qui a pour effet d'amplifier l'impact du mouvement. Évidemment, le petit Pépé, placé dans l'axe exact de ces sabots, est immédiatement associé à leur élan. Il faut voir ses yeux aussi grands qu'ils sont blancs, ses mains aux doigts écarquillés, son vêtement qui répète le tracé de la muraille et ses souliers rouges au bout de toutes petites jambes repliées, comme le sont celles de l'âne. Cette petite parenté dans la formulation du dessin annoncerait un autre lien entre l'enfant et l'animal. Un lien dynamique s'il en est! Les pouvoirs magiques de l'âne ne sont peut-être pas perceptibles tout



de suite, mais ils se manifesteront dans la suite de l'histoire. Les sabots de ce bout de page le garantissent!

Le portrait d'un éléphant

Quand une page couverture annonce un recueil de poèmes, il est rare qu'on y suggère un seul petit moment. Chez Soulières éditeur, Guy Marchamps signe *La nuit, tous les éléphants sont gris* (coll. «Ma petite vache a mal aux pattes», 2008). L'illustration de Marie-Claude Favreau s'amuse à nous montrer un peu de ciel nocturne et non pas tous les éléphants mais un seul gros animal qui agirait comme le représentant de tous les éléphants du recueil! Et encore, ce n'est pas l'éléphant complet qui est montré mais un morceau, lui-même coupé par les frontières du cadre. En effet, il manque un bout d'oreille à ce pachyderme dont le gros derrière s'arrondit sur la quatrième de couverture. Ainsi présenté, l'animal est difficile à voir dans son entier. Et malgré cela, il s'impose, il parle, il s'illumine presque de cette petite réserve de blanc qu'on détecte tout autour du gris délavé. Bien sûr, les courtes défenses jaunes font un clin d'œil à la lune, et bien sûr les mots du titre éminent le plus important pour laisser place à la forme dessinée. On pourrait croire enfin que la courbe de la trompe fait exprès de se placer près du grand S du logo de l'éditeur. De telles subtilités graphiques stimulent l'intérêt. Et si «pour l'éléphant ne pas voir plus loin que le bout de son nez c'est déjà pas mal», pour le jeune adepte d'humour et de poésie, un regard porté sur cette illustration, c'est encore mieux!

Dans une chronique sur l'iconographie, le choix de l'ours, du pingouin, du chat, du chien, du crapaud, de l'âne et de l'éléphant a tout de l'arbitraire. Il constitue néanmoins un intéressant bestiaire qui offre à l'enfant lecteur informations, sous-entendus, clin d'œil complices et aussi beaucoup de fantaisie.

